

CHEIKH ANTA DIOP,
LE RÉVEIL DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE
AFRICAINNE

Eugenio Nkogo Ondo

J'aimerais d'abord remercier les éditions Menaibuc et ses représentants de l'honneur qu'ils m'ont fait de m'avoir convié officiellement à ce 5^e Colloque international, consacré à Aimé Césaire, le plus grand poète du XXI^e siècle. Il s'avère difficile de parler de nos grands maîtres en moins de trente minutes. Aussi, en raison de l'étendue du sujet, mon exposé sera divisé en quatre parties : la première porte le titre de « De l'éveil des consciences de la négritude césairienne au réveil diopien de la philosophie de l'histoire africaine » ; la deuxième s'énonce « Le grand *muntu* à la face du < barrage des mythes > historiques ; la troisième est : « Le retour à la rationalité primordiale africaine, source première du savoir philosophique et scientifique hellène et universel » ; et enfin la quatrième : « La voie d'une nouvelle approche herméneutique de l'histoire et du savoir universel. »

1. De l'éveil des consciences de la négritude césairienne au réveil diopien de la philosophie de l'histoire africaine.

En effet Aimé Césaire était le plus grand poète du XXI^e siècle, il était vraiment l'Orphée noir, comme le reconnut Jean-Paul Sartre en soutenant : « Je nommerai < orphique > cette poésie parce que cette inlassable descente du nègre en soi-même me fait songer à Orphée allant réclamer Eurydice à Pluton¹. »

On sait que l'existentialiste radical français a connu de près, dans le Quartier latin, la naissance de la négritude, et qu'il s'est rendu compte que l'action néfaste du colonialisme n'était que la négation du nègre lui-même, et la négation de sa culture. Et que, s'opposant à ses conséquences désastreuses, le nègre serait poussé à la révolte, parce qu'il devait affirmer son être nègre pour effacer le masque blanc qu'on lui avait mis dans la tête. Cela nous rappelle logiquement le titre de *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon, le rationaliste de la violence révolutionnaire. On avait tellement dit au nègre qu'il appartenait à la race de « ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole, ceux qui n'ont jamais su dompter ni la vapeur

1. Jean-Paul Sartre, *Situations, III. Lendemain de guerre*, Gallimard, 1949, p. 242 ; réédité en 1976, p. 262.

ni l'électricité, ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel », que, en revanche, ayant découvert par lui-même qu'il était à la fois l'héritier de ces hommes « sans qui la terre ne serait pas la terre », il se devait d'appeler ou d'exhorter ses frères à prendre conscience d'eux-mêmes. C'est pourquoi Aimé Césaire devint ce que vous avez souligné dans ce 5^e Colloque international, « juste de voix, grand éveilleur de conscience ». Ainsi notre poète universel nous a légué ce message libérateur :

« Ma négritude n'est pas une pierre,
 sa surdité ru e contre la clameur du jour
 ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l' il mort de la terre
 ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale,
 elle plonge dans la chair rouge de son sol
 elle plonge dans la chair ardente du ciel
 elle trouve l'accablement opaque de sa droite patience². »

Par opposition au m terialisme courant et dominant des cultures et de la civilisation occidentales, qui traverse, qui envahit la réalité humaine, la négritude est l'affirmation de la puissance intérieure du nègre : c'est la force de son esprit, son élan psychophysique, la détermination irréversible de pousser jusqu'au bout tout ce que le caractérise, qui n'élimine ni ne s'identifie avec la m terialit  inerte qui l'entoure, mais qu'il sait vivre avec. En employant une terminologie heideggerienne, la négritude « c'est l'être-dans-le-monde du n gre³ ».

Du point de vue idéologique, la négritude, comme tant d'autres mouvements de la pensée, était un projet théorique et pratique qui oscillait entre deux pôles, l'un culturel et l'autre politique. Il nous faudrait rappeler que la négritude est n e dans une époque où la *légitime défense*, qui croyait que la révolution politique devait précéder la révolution culturelle, était anéantie. Or la négritude qui affirmait la primauté de la culture, puisque pour elle la politique devenait une dimension culturelle, a eu la chance de développer son activité, parce qu'elle ne supposait aucune menace pour les autorités françaises.   cet égard, celui qui vous adresse la parole doit vous avouer ses < confessions >, non pas comme saint Augustin, l'un des grands philosophes africains du Moyen âge, mais comme une simple déclaration de principe.  tant un adepte du *consciencisme* de Kwame Nkrumah, j'ai expliqué à maintes reprises les doctrines de penseurs africains dans mes livres : *El problema humano*, *Sobre las ruinas de la Rep blica de Ghana*, *S ntesis sistemática de la filosofía africana*, dont je dois assumer moi-même la publication de la version française : *Synthèse systématique de la philosophie africaine*. Je suis aussi l'auteur de *La pensée radicale*, où

2. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence africaine, 1983, p. 46-47.

3. Jean-Paul Sartre, *Situations, III*, ouvr. cité, p. 262.

figurent parmi d'autres les penseurs révolutionnaires africains ; c'est une œuvre qui n'a pas été et ne peut pas être promue par le capital... D'une manière explicite, je voudrais vous dire qu'à présent je laisse de côté les critiques qu'on a faites généralement à la théorie de la négritude...

D'après les circonstances de sa création, la négritude visait à mener, sans doute, une révolution culturelle. Et comme une colombe la négritude devait prendre son vol et monter haut, vers les étoiles, parce qu'elle avait retrouvé « dans son sang répandu le goût amer de la liberté⁴ ».

Muni de cette liberté, son créateur devait mettre l'humanité en garde contre les méthodes d'exploitation du colonialisme. Pour parler de la colonisation, il fallait en principe « convenir de ce qu'elle n'est point; ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de *Dieu*, ni extension du *droit*; d'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences, que le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes⁵ ».

Le poète nous laisse stupéfaits, sans trouver d'autre mot à ajouter à sa réflexion. On pourrait dire cependant que, par son action coloniale, l'Europe n'a fait que transférer aux autres continents les crises issues des contradictions internes de ses divers systèmes de production, comme dirait Karl Marx. Ayant trouvé des ressources abondantes dans ce nouveau monde, ses défenseurs administratifs, politiques, économiques, etc. étaient chargés de renforcer tous les mécanismes poussant l'exploitation à ses limites. Cette action coloniale, qui régnait en maître sur place dans les colonies, était bien systématisée et prônée, comme s'il s'agissait d'un dogme, par son armée des chiens de garde derrière lesquels se rangeaient tous les spécialistes : historiens, romanciers, psychologues, sociologues, théologiens, etc., dont le seul but était de dénier aux autres races, aux nègres, tout ce qui signifiait le mérite de leur capacité intellectuelle, en les classant définitivement dans la catégories des « primitifs » dont la pensée demeurait toujours prélogique par les lois immuables de la nature. La fausse objectivité de soi-disant spécialistes est devenue un piège contre eux-mêmes. Leurs raisonnements devenaient si simplistes qu'ils ne méritaient pas d'en parler. De toute évidence, Aimé Césaire nous rappelle : « Je ne m'étendrai pas sur le cas des historiens, ni sur celui des historiens de la colonisation, ni sur celui des égyptologues : le cas des premiers étant

4. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, ouvr. cité, p. 61-62 et 65.

5. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Présence africaine, 1989, p. 8-9.

trop évident, dans le cas des seconds, le mécanisme de leur mystification ayant été définitivement démonté par Cheikh Anta Diop, dans son livre *Nations nègres et culture* – le plus audacieux qu’un nègre ait jusqu’ici écrit et qui comptera, à n’en pas douter, dans le réveil de l’Afrique⁶. »

Certes l’envie du poète de la négritude est enfin satisfaite, il est en pleine euphorie. Il vient de découvrir l’œuvre d’un auteur qui symbolise le réveil de l’Afrique. Il va de soi qu’ici, dans mon énoncé : « Cheikh Anta Diop, le réveil de la philosophie de l’histoire africaine », j’ai emprunté le mot réveil à Aimé Césaire.

2. *Le grand muntu face au « barrage des mythes » historiques.*

Le terme « muntu », dans la langue bantu-rwandaise, signifie « personne », le pluriel étant bantu, les personnes. Cheikh Anta Diop était un grand muntu, une grande personne, un grand homme. S’il était déjà universellement renommé, c’est Andrew Young, en tant que maire d’Atlanta, Georgia, qui, profitant de l’occasion de son séjour aux États-Unis, l’honore « comme le reconnu « pharaon » des études africaines », et proclame le 4 avril 1985, un an avant sa mort, comme « le jour du Dr Cheikh Anta Diop⁷ ». Notre philosophe de la philosophie de l’histoire africaine avait acquis « une formation scientifique solide alliée à une pluridisciplinarité. “Armez-vous de science jusqu’aux dents”, aimait-il à répéter aux jeunes chercheurs africains. C’est cette pluridisciplinarité qui déconcerte ses adversaires et force l’admiration de ses disciples⁸. » Oui, nous sommes tous disciples de Cheikh Anta Diop. Ayant employé lui-même avec plaisir le terme bantu de « personne », il nous avertissait que seule la recherche scientifique nous permet de comprendre de bonne source les fondements des théories et des pratiques de l’ensemble des toutes nos connaissances, nous permet « de restituer tout leur sens et de les classer à leur véritable place dans l’évolution spirituelle de l’Afrique. Ainsi seulement le démon sera exorcisé, le muntu sera dépassé au lieu d’être vainement nié, ou ignoré ; ainsi seulement le fantôme ne viendra plus hanter le rêve du philosophe armé de la connaissance de son passé culturel⁹. » Le maître nous a armé de sa science, il nous a légué une colossale philosophie de l’histoire, non seulement africaine, mais aussi universelle, au fur et à mesure qu’à partir de la première on doit

6. Aimé Césaire, *idem*, p. 33-34.

7. *Great African Thinkers, Cheikh Anta Diop*, Dr Ivan van Sertima, editor, Transaction Books New Brunswick (USA) and Oxford (UK), Journal of African Civilizations Ltd., Inc., 1986, p. 321.

8. Doue Gnonsea, Cheikh Anta Diop, Théophile Obenga: combat pour la Re-naissance africaine, L’Harmattan, 2003, p. 51.

9. Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, Présence africaine, 1981, p. 407.

nécessairement contempler la deuxième. Comme héritiers de sa philosophie, il nous éclaire sur ce qu'est la philosophie de l'histoire.

D'après Raymond Aron, celle-ci peut être définie « non pas comme une vision panoramique de l'ensemble humain, mais comme une interprétation du présent ou du passé rattachée à une conception philosophique de l'existence, ou comme une conception philosophique qui se reconnaît inséparable de l'époque qu'elle traduit et de l'avenir qu'elle pressent¹⁰ ».

On constate qu'il s'agit d'abord d'une interprétation philosophique de l'histoire, et ensuite que cette interprétation appartient à une conception du monde ou à une philosophie concrète qui, à partir de son époque, peut pressentir l'avenir ; par conséquent, il y aura des modèles divers de philosophie de l'histoire. Cela nous permet de préciser le donné de notre recherche. Si l'on prend le discours de Ortega y Gasset, le créateur de la philosophie contemporaine espagnole, on pourra sans doute compléter l'essence de la nouvelle discipline. Pour lui, « l'histoire est un système, système des expériences humaines qui constituent une chaîne inexorable et unique, d'où le fait que rien ne peut être vraiment clair en histoire tant qu'elle-même n'est pas tout à fait claire. Il est impossible de bien comprendre qui est cet homme < rationaliste > européen si on ne sait pas ce que signifie être chrétien ; on ne comprendra pas non plus ce que signifie être chrétien sans savoir qui était le stoïque, et ainsi de suite¹¹. »

Tout cela nous montre à l'évidence que la philosophie de l'histoire se propose de présenter rationnellement la connexion systématique qui existe entre les phénomènes sous-jacents dans l'histoire. Autrement dit, c'est la recherche et l'explication rationnelle des causes motrices de l'histoire, afin de les rendre plus intelligibles, qui fait que cette histoire devient un système, celui des expériences humaines.

La pensée contemporaine, voire celle du XX^e siècle, nous a expliqué que la temporalité était l'une des dimensions essentielles de la réalité humaine. Nous avons appris que, quoique cette réalité soit toujours née à un moment donné, dans un milieu déterminé par ses propres conditionnements, son existence ne se renferme pas dans les limites circonstanciées de son époque. C'est pour cela qu'on a soutenu que l'être humain vit dans le présent, il vient du passé et se projette dans l'avenir. Ainsi le *muntu* dynamique des Africains, le *Dasein* (être-là) heideggerien, le *pour-soi* sartrien, ne sont que des réalités historiques.

Comme je viens de le faire remarquer plus haut, il y aura des modèles divers de philosophie de l'histoire : le modèle idéaliste, dont

10. Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire, essai sur les limites de l'objectivité historique*, nouvelle édition revue et annotée par Sylvie Mesure, Gallimard, 1938 et 1986, p. 14.

11. José Ortega y Gasset, *Historia como sistema y otros ensayos de filosofía*, Revista de Occidente en Alianza Editorial, Madrid, 1981, p. 48.

Hegel est le défenseur par excellence ; le modèle positiviste, d'Auguste Comte ; le modèle réaliste ; Karl Marx ; etc. Il y aura toujours des mélanges aussi divers. C'est le réalisme qui caractérise la philosophie de l'histoire des Africains, une position opposée radicalement à l'idéalisme et à la fantaisie des historiens de la colonisation, qui ont toujours eu une conception typiquement mythologique de l'Afrique. Comme vous le savez, le mythe en lui-même n'a pas le sens négatif que l'on trouve ici. Le mythe, d'après Aristote, c'est quelque chose d'admirable, puisqu'il « ne se compose que d'éléments merveilleux et surprenants ». C'est pourquoi le *philósophos*, celui qui est ami de la sagesse, est à la fois *philómûthos*, c'est-à-dire ami du mythe¹². Ainsi Martin Heidegger, ce philosophe allemand que j'ai moi-même qualifié de Grec qui a eu la chance de vivre au XX^e siècle, a pu reconnaître que « *mûthos* veut dire « la parole distante ». Dire, c'est, pour les Grecs, rendre manifeste, faire apparaître... *Lógos* dit la même chose » ; et les deux termes « ne s'écartent l'un de l'autre et ne s'opposent l'un à l'autre que là où ils ne peuvent garder leur être primitif¹³ ». En synthèse, le mythe et le *lógos* ne sont que des catégories qui expliquent les choses telles qu'elles sont. En tant que parole distante, le mythe est plus libre que le *lógos*, mais devient faux lorsqu'il falsifie les choses. C'est justement ce que les idéalistes et les chiens de garde du colonialisme ont fait de l'Afrique : ils ont mystifié, voire falsifié son histoire. Pour Hegel, ce continent n'a pas été capable de sortir de son état de sauvagerie ou de la barbarie ; ainsi déclarait-il, en 1830, dans son *Cours sur la philosophie de l'histoire*, que « l'Afrique n'est pas une partie historique du monde... Sa partie septentrionale appartient au monde européen ou asiatique ; ce que nous entendons précisément par l'Afrique est l'esprit a-historique¹⁴. » On constate que l'idéalisme hégélien n'était même pas censé expliquer l'histoire européenne. D'après Karl Marx, Hegel pensait à une histoire céleste, impossible de descendre du ciel à la terre. Et Schopenhauer, avec une critique impitoyable, affirmait que « Schelling traînait derrière lui une créature philosophique ministérielle, Hegel, estampillée d'en haut grand philosophe, dans un but politique d'ailleurs mal calculé, charlatan plat, sans esprit, répugnant, ignorant, qui, avec une effronterie, une déraison et une extravagance sans exemple, compila un système qui fut trompé par ses adeptes vénaux comme étant la sagesse immortelle, et fut pris réellement pour telle par les imbéciles, ce qui provoqua un chœur admiratif tel qu'on n'en avait pas encore entendu¹⁵ ».

12. Aristote, *La métaphysique*, Pocket, 1991, p. 45-46.

13. Martin Heidegger, *Was heisst Denken ?* Fünfte, durchgesehene Auflage, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1997, p. 6-7. Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?* traduction de l'allemand par Aloys Becker et Gérard Granel, Quadrige-Presses universitaires de France, 1959 et 1999, p. 29.

14. Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, Hatier, Paris, 1978, p. 10.

15. Arthur Schopenhauer, *Fragments sur l'histoire de la philosophie*, Alcan, Paris, 1912, p. 113-114.

Étant accablé de faiblesses irrémédiables, Hegel marchait à l'aventure sur la voie imaginaire de l'histoire de l'Afrique.

Suivant le modèle hégélien, Coupland, dans son manuel sur *l'Histoire de l'Afrique orientale*, écrivait en 1928 que « jusqu'à Livingstone, on peut dire que l'Afrique proprement dite n'avait pas eu d'histoire. La majorité de ses habitants étaient restés, depuis des temps immémoriaux, plongés dans la barbarie. »

En 1957, Gaxotte écrit dans la *Revue de Paris* que « ces peuples (vous savez de qui il s'agit...) n'ont rien donné à l'humanité... Ils n'ont rien produit... » Et Charles-André Julien intitule « L'Afrique, pays sans histoire », un paragraphe de son œuvre, *Histoire de l'Afrique*, où il soutient que « l'Afrique noire, la véritable Afrique, se dérobe à l'histoire ». « Mais que des hommes cultivés, des historiens par surcroît, aient pu écrire sans broncher des inepties de ce calibre » a amené l'historien africain à renfermer toutes leurs idées dans ce qu'il a appelé « le barrage des mythes¹⁶ ». Les mythes de l'ignorance, des préjugés, qui non seulement leur fermaient les yeux, mais aussi rendaient inutile leur effort intellectuel, en les faisant réellement devenir des historiens a-historiques.

Curieusement, « le barrage de mythes » a fait écho récemment de son expiration. Il faudra se rapprocher de la capitale sénégalaise, Dakar, et de sa prestigieuse université Cheikh Anta Diop, où le président de la République française, M. Nicolas Sarkozy, prononça un discours, le 26 juillet 2007, dont le contenu nous indique que chacune de ses idées fondamentales mérite un autre discours. Par exemple, il réaffirme que « l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain... vit avec les saisons... », etc. Évidemment, ce discours a reçu la réponse qu'elle méritait, dans une œuvre brillante, *L'Afrique répond à Sarkozy*, 480 pages, parue aux éditions Philippe Rey, à laquelle ont collaboré plus d'une vingtaine de grands intellectuels africains tels que Makhily Gamassa, Demba Moussa Dembélé, Mamoussié Diagne, Louise-Marie Maes Diop, Djibril Tamsir Niane, Théophile Obenga, etc. pour réfuter cette essai de résurrection des mythes épuisés. C'est le combat que nous avons appris de notre grand maître Cheikh Anta Diop, comme l'a constaté le poète de la négritude, après la découverte de *Nations nègres et culture*. Dans son œuvre, l'égyptologue wolof, en démontant les mécanismes de la mystification de notre histoire, avait démontré que l'Afrique, berceau de l'humanité, était en même temps le berceau de l'histoire universelle. Du sol africain sont partis les premières grandes migrations qui, suivant les bords du Nil, menèrent les nègres jusqu'à Kemit, où ils fondèrent les premiers et plus florissants empires qui furent toujours gouvernés par 31 dynasties de pharaons nègres, parmi lesquels se

16. Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, ouvr. cité, p. 10-11.

trouvent Narmer ou Menès, qui unifia la Haute et la Basse-Égypte pour la première fois ; Chéphrèn, de la IV^e dynastie (Ancien Empire) ; Chéops, de la même dynastie, constructeur de la grande pyramide qui porte son nom, dont la figure rappelle le type camerounais actuel (je crois qu'il était un Bèti) ; Mentouhotep I^{er}, de la XI^e dynastie (Moyen Empire) ; Sesostris I^{er}, fils d'Amenemhat I^{er}, fondateur de la XII^e dynastie ; Toutmosis ou Toumès III, fils d'une Soudanaise, qui fonda la XVIII^e dynastie et inaugura l'ère de l'impérialisme égyptien (on l'appelle parfois « le Napoléon de l'Antiquité ») ; Toutankhamon, de la XVIII^e dynastie aussi (Nouvel Empire) ; Seti I^{er}, père de Ramsès II, dont les coiffures sont identiques à celles des Tutsis actuels, de Rwanda-Burundi, ce qui met en évidence qu'ils appartenaient à cette ethnie ; Taharqa ; etc.¹⁷. Le long déclin des empires égyptiens, joint aux conquêtes des peuples étrangers tels que les Perses, les Macédoniens avec Alexandre... provoquèrent d'autres grosses vagues migratoires où les nègres, abandonnant définitivement l'Égypte, retournèrent vers les habitats où ils se trouvent aujourd'hui. Leur diversité culturelle, philosophique et linguistique garde encore son lien essentiel de parenté avec celle de l'Égypte pharaonique¹⁸. Toutes ces découvertes nous renvoient à la troisième partie.

3. Retour à la rationalité primordiale africaine, source première du savoir philosophique et scientifique hellène et universel

L'œuvre diopienne est un horizon illimité ouvert au monde entier, où l'on doit contempler l'étendue du savoir universel. Pour le grand muntu, l'Afrique, son continent, n'est pas seulement berceau de l'humanité, mais aussi berceau de systèmes philosophiques, politiques et religieux. Les Africains installés en Kemit ont su développer toutes sortes de disciplines intellectuelles, au sommet desquelles se placent la philosophie et les sciences. Les Grecs, en y arrivant, se sont rendu compte ensuite que ses habitants étaient *Aithiopes*, étaient *nègres* ; ainsi la nommèrent-ils *Aithiopia*, *pays des Nègres*¹⁹. Et, par une transformation de l'onomatopée du mot *Khi-khu-Ptah* (le temple de l'âme du dieu Phtah, dont les murs étaient couverts de représentations de moutons, entre autres animaux), *Aithiopia* devint *Aígyptos*, l'Égypte²⁰. Ce pays était pour tous les Grecs le berceau du savoir universel.

Concernant la philosophie, la recherche du grand muntu nous a souvent expliqué qu'en cosmogonie théogonique les Égyptiens croyaient

17. Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture I*, Présence africaine, 1979, p. 50, 74-102.

18. Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture II*. La lecture de tout le volume est recommandée.

19. Alain Bourgeois, *La Grèce antique devant la négritude*, Présence africaine, 1971, p. 20.

20. Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture II*, ouvr. cité, p. 382.

qu'avant tout il y avait le *Noun*, la matière chaotique incréée, éternelle, ou se trouvaient à l'état potentiel les archétypes de tous les êtres futurs possibles, et à la fois cette même matière contenait le Khepra, le principe du *devenir*, représenté en hiéroglyphe par le signe du scarabée qui, en agissant sur elle, l'ordonna « à travers le temps pour qu'elle engendre le monde et les différentes espèces, en actualisant ses virtualités ». De cette activité déployée par le Khepra au sein du *Noun* est né le premier être, le dieu Râ, le véritable démiurge du monde. « Avec son apparition, la matière prend conscience d'elle-même pour la première fois. Il est connaissance. Il crée le monde par le verbe, sa parole qui est acte, *lógos* (*ka(ou)*). Le *ka(ou)* est ainsi la raison universelle immanente à toute chose et qui rend le monde intelligible à l'esprit : il est le *lógos* des Grecs, d'Héraclite, l'esprit objectif de Hegel²¹. »

Avant d'établir la liaison nécessaire entre la philosophie africaine et la philosophie grecque, remarquons que le dieu Râ, le démiurge, fils unique du père éternel Noun, a reçu de lui l'ordre de procéder à la création du monde et de commencer immédiatement et sans délai. Ainsi il avait émis Schou (l'air) et craché Tefnout (l'eau, l'humidité), en configurant de cette façon la première supertrinité. « Schou et Tefnout donnèrent naissance à Geb ou Seb (la terre) et Nout (le ciel, la lumière, le feu). Seb et Nout donnèrent naissance à Osiris, à Harkhentimiriti, à Set, à Isis et à Nephthys ; l'un après l'autre, ils donnèrent naissance à des enfants qui se multiplièrent sur cette terre²². »

Si le dieu Râ, joint à ses fils les plus immédiats, Schou et Tefnout, composent la première trinité, ces deux derniers, joints à leurs fils Seb et Nout et leur descendance jusqu'à Nephthys, composent l'ennéade de la progression théogonique égyptienne. Signalons enfin que dans l'essence du père éternel Noun, de son fils, le dieu Râ, et les devenirs de ses devenirs, c'est-à-dire les deux couples Schou et Tefnout, Seb et Nout, se trouve toute la métaphysique du monde classique grec. Suivant la doctrine fondamentale de cette cosmogonie, Thalès de Milet, le premier philosophe grec qui voyagea en Égypte, soutient que toutes choses sont faites d'eau (le Tefnout) ; pour Anaximène, le principe de tout, c'est l'air (le Schou) ; et pour Anaximandre, c'est l'*apéiron*, l'Infini (rappelant l'essence du Noun). Pour Pythagore de Samos, celui qui, d'après ses biographes, Porphire et Jamblique, séjourna pendant 22 ans dans les temples égyptiens, l'origine de tout ce qui existe c'est le Nombre, le 10 étant celui par excellence, représenté par le célèbre *tetractys*, dont la graphie était un triangle de base quatre, qui n'est autre chose qu'un symbole de la base quadrangulaire sur

21. Cheih Anta Diop, *Antériorité des civilisations nègres, mythe ou réalité historique ?* Présence africaine, 1967 et 1993, p. 216.

22. Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, Présence africaine, 1981, p. 413 ; et Émile Amélineau, *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne, essai sur la mythologie de l'Égypte*, Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1908, p. 154-156.

lesquelles reposent les pyramides égyptiennes. Pour Héraclite d'Éphèse, tout était en mouvement régi par le *lógos* (le *kaou*), et c'est le feu éternel (*Nout*) qui est l'origine de tout. En Élée, Parménide croyait que l'être n'a pas de commencement, qu'il était un, éternel, immuable (une autre version grecque du *Noun*). Pour Empédocle, il n'y a que quatre éléments fondamentaux, et leurs propriétés, le chaud du feu (*nout*), le froid de l'air (*Schou*), l'humidité de l'eau (*Tefnout*) et le sec de la terre (*Seb*). Et Anaxagore remplace le < n > du *Noun* égyptien par le < s > pour obtenir le *Nous* grec, l'Intelligence, cause ordonnatrice de l'univers. Les plus grands métaphysiciens du monde grec, Aristote et Platon, ont évidemment fondé leurs théories sur la philosophie de l'Égypte de la négritude. Pour le premier, Aristote, il n'y a que trois substances, la première étant éternelle (elle reproduit l'éternité du *Noun*), et les deux autres physiques (elles seraient le composant des quatre éléments d'Empédocle).

Chez Platon nous trouvons le double monde : celui des idées, qui est éternel, et celui de la réalité sensible, soumis au devenir, au mouvement, et au milieu desquels se place le *démiurge*. Néanmoins le *démiurge* platonicien n'est pas un créateur de l'univers, comme le dieu *Râ* ; il est simplement un ordonnateur mathématique ou géométrique, qui arrive soudain sans origine et sans avoir été chargé d'une mission. Or, à la recherche de la composition de l'âme de l'univers, il fait un mauvais emploi, voire arbitraire ou anarchique, autant de la *supertrinité* que de l'ennéade de la cosmogonie égyptienne. Après avoir pris « l'être indivisible et qui reste toujours le même et l'être divisible qui devient dans les corps », il obtint une troisième sorte d'être ; et de nouveau, en ce qui concerne le *Même* et l'*Autre*, il forma un troisième composé et, finalement, prenant la nature du *Même* et de l'*Autre*, il forma une troisième nature. Ces trois mélanges sont nommés par Luc Brisson « être intermédiaire », « même intermédiaire » et « autre intermédiaire ». Malgré tout, nous nous trouvons devant des êtres amorphes, dont l'ensemble, c'est-à-dire leur dernier mélange, fut enfin divisé en sept parties :

« D'abord il retrancha une seule part sur le tout ; après celle-ci, il en retrancha une seconde, double de la première ; et encore une troisième qui, valant une fois et demie la seconde, était le triple de la première ; une quatrième, double de la seconde ; une cinquième, triple de la troisième ; une sixième, valant huit fois la première ; et une septième, valant vingt-sept fois la première²³... » On déduit de cette division les termes de deux progressions géométriques : la première de raison 2 (1, 2, 4, 8) et la deuxième de raison 3 (1, 3, 9, 27). « Le *démiurge* recombine ces deux progressions pour en former une troisième (1, 2, 3, 4, 9, 8, 27) dans laquelle, détail significatif, inexpliqué jusqu'ici, le *démiurge*, d'après

23. Platon, *Timée*, *Critias*, présentation et traduction par Luc Brisson, GF Flammarion, 2001, p. 124 et annexe 1, p. 282.

Platon, a interverti l'ordre des termes 8 et 9 sans en dire la raison²⁴ », s'exclame le philosophe africain.

D'après ma modeste interprétation, il s'ensuit que, si le 9 précède le 8, cela signifie qu'il y a une primauté absolue des nombres impairs sur les nombres pairs. En effet, si l'on extrait les nombres pairs de cette dernière progression, c'est-à-dire les nombres 2, 4 et 8, on obtient 1, 3, 9 et 27, ce qui serait exactement égal à la deuxième progression géométrique de raison 3. Si Platon lui-même n'a pas su s'expliquer, il va de soi qu'aucun autre philosophe, aucun autre chercheur de la civilisation occidentale n'ont été capables d'expliquer jusqu'à présent la raison de ce changement. Pour résoudre l'enchevêtrement, il faudrait recourir à la philosophie africaine, et spécialement à la philosophie classique des Woyos, un groupe ethnique qui habite le sud de la région du Katanga, dans la République démocratique du Congo et le nord de la Zambie. Ceux-ci ont employé les mêmes progressions géométriques pour expliquer l'évolution du changement de l'ordre cosmique, où la substitution d'une filiation patrilinéaire à une autre matrilinéaire s'était accomplie sous l'intervention d'une puissance mystique censée « prendre possession de neuf divinités trois fois, ce qui fait 27 », un chiffre qui pour eux « correspond en quelque sorte à une supertrinité de l'énnéade égyptienne²⁵ ».

Ces explications relèvent l'état actuel de la recherche philosophique et nous confirment que, pour comprendre la philosophie occidentale, il faut d'abord comprendre la philosophie africaine.

Concernant les sciences, il faut jeter un coup d'œil sur le *Papyrus* égyptien, dont la recherche constitue un nouveau domaine, la papyrologie égyptienne. C'est Gaston Maspero (1846-1916) qui fit un recueil des *Papyrus* égyptiens dans un volume intitulé *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*. Mais ici, pour la recherche scientifique, il convient de citer seulement le *Papyrus de Moscou* et le *Papyrus Rhind*, écrits plus ou moins vers 2600 av. J.-C., à l'époque de la construction des pyramides ; le *Papyrus médical Adwin Smith*, écrit plus ou moins vers 1400 av. J.-C. ; le *Papyrus démotique Carlsberg 1 à 9*, vers 144 apr. J.-C., et le *Carlsberg 9*.

Ces documents nous expliquent en détail les découvertes scientifiques les plus anciennes et les plus importantes de l'histoire du savoir universel menées en Égypte de la négritude. Mais ce qui semble étrange aujourd'hui, c'est que ces découvertes ont été et sont encore attribuées aux philosophes et aux savants grecs. Le papyrus de Moscou est composé de 14 problèmes, parmi lesquels le philosophe de la philosophie de l'histoire africaine nous a traduit le texte intégral du problème n° 10, où se trouve la formule ou la méthode pour calculer la surface exacte d'une demi-sphère et, en même temps, de la sphère elle-même. La valeur de π

24. Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, ouvr. cité, p. 440.

25. Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, p. 402.

découverte jusqu'alors était 3,16, assez proche de 3,14, sa valeur actuelle. Le problème n° 14 traite du calcul du volume d'une pyramide et d'un cône, dont Archimède avait attribué la découverte à Eudoxe, deux mille ans plus tard, après s'être attribué le reste. Ainsi, dans son traité *De la méthode*, dédié à son ami le géomètre Ératosthène, il lui assure que son procédé mécanique de pesée des figures géométriques était la seule « source cachée de ses découvertes ». Même si on aperçoit l'influence décisive des découvertes égyptiennes sur ses œuvres *De la sphère et du cylindre* et *De la mesure du cercle*, en calculant la valeur de $\pi = 3,14$, il ne fait nulle part allusion à la valeur égyptienne très voisine de 3,16. Et dans *De l'équilibre des plans ou de leur centre de gravité*, il pose le problème de l'équilibre du levier, un problème très ancien vécu au jour le jour par les Égyptiens et maîtrisé par leurs géomètres pour la construction des pyramides depuis 2600 av. J.-C. Archimède a été accusé de malhonnêteté intellectuelle²⁶ une fois que fut dévoilée la ruse par laquelle il « aurait effacé soigneusement la trace » des sources égyptiennes.

Le *Papyrus Rhind* est le plus étendu parmi ceux qui nous concernent ici ; il comprend une grande variété de découvertes scientifiques égyptiennes. Par exemple, il montre, dans la figure 46, que le théorème faussement attribué à Pythagore de Samos avait été inventé en Égypte presque trois millénaires avant Jésus-Christ. À mon avis, ayant consacré quelque temps à l'étude de la pensée égyptienne ancienne, j'ai pu remarquer que la conception de l'univers des Égyptiens était déduite de son équilibre et constitué de divers ordres. Du point de vue strictement cosmique, c'était l'équilibre des forces des devenirs de Râ et le renversement d'Apâp, l'équilibre de la terre fertilisée par l'eau et du ciel étoilé, l'équilibre de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal ; et, du point de vue géographique, c'était l'équilibre de la division de leur pays, l'Égypte, un équilibre susceptible d'être représenté ou symbolisé par une figure géométrique dont les parties seraient exactement égales les unes aux autres. Par exemple, en traçant un diamètre vertical dans un cercle, on a logiquement deux demi-cercles égaux. Cela représenterait l'Égypte traversée par le Nil. Et en traçant une fois encore un autre diamètre horizontal dans le même cercle, on y obtient quatre segments égaux qui symboliseraient le nord-ouest et le nord-est de la Basse-Égypte et le sud-ouest et le sud-est de la Haute-Égypte. Mais cette fois cet équilibre était représenté par l'intermédiaire d'un triangle rectangle, parce que « les Égyptiens paraissent s'être figuré le monde sous forme du triangle, de même que Platon, dans sa *Politique*, semble l'avoir employé comme symbole de l'union matrimoniale. Ce triangle, le plus beau des triangles, a son côté vertical composé de 3, la base de 4 et l'hypoténuse de 5 parties, et

26. Paul Ver Eeke, *Les œuvres complètes d'Archimède*, Albert Blanchard, Paris, 1960, p. XLIX, cité par Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, ouvr. cité, p. 293 et 298.

le carré de celle-ci est égal à la somme des carrés des cathètes. Le côté vertical symbolise le mâle, la base la femelle, et l'hypoténuse la progéniture des deux²⁷. » Dans ce même *Papyrus* on trouve tous les problèmes concernant la géométrie moderne.

Le *Papyrus médical Adwin Smith*, outre les problèmes mathématiques posés par d'autres *Papyrus*, nous présente les premières recherches « des fonctions du cerveau qui remontent à 1400 avant Démocrite d'Abdère, à qui on les avait attribuées en Grèce ; et, en même temps, il développe 48 cas de chirurgie osseuse et de pathologie externe, dont on peut citer les suivants : « luxation de la mâchoire, d'une vertèbre, de l'épaule ; perforation du crâne, du sternum ; fracture du nez, de la mâchoire, des clavicules, de l'humérus, des côtes, du crâne sans rupture des méninges, avec écrasement d'une vertèbre cervicale, etc. », et toutes les autres techniques bien connues et pratiquées 2 000 ans avant Hippocrate²⁸.

Le *Papyrus démotique Carlsberg 1 à 9* établit les méthodes du diagnostic et leur adaptation ultérieure en Grèce par Hippocrate et, à la fois, le développement extraordinaire de la science astronomique qui aboutit à l'établissement du premier calendrier, dont la mesure divisait l'année en 36 décades ou période de dix jours, ce qui faisait 360 jours. Et enfin l'invention du dernier calendrier civil de 365 jours, qu'on emploie encore de nos jours et, comme le déclara Neugebauer dans ses *Vorlesungen über Geschichte der antiken mathematischen Wissenschaften*, c'est « le seul calendrier intelligent qui ait jamais existé dans l'histoire humaine ». Le *Carlsberg 9* décrit les méthodes de détermination des phases de la lune, basées exclusivement sur les sources les plus anciennes de l'astronomie égyptienne.

Outre toutes ces disciplines, les Égyptiens se montrèrent grands maîtres dans beaucoup d'autres domaines de la sagesse, tels que la chimie et la métallurgie du fer, et inaugurèrent une architecture dont la perfection n'a jamais été atteinte par les techniques les plus sophistiquées du XXI^e siècle. Ce petit parcours à travers la papyrologie égyptienne amène le grand muntu à nous faire une dernière remarque :

« Loin de nous l'idée qu'Archimède ou les Grecs en général, qui sont venus trois mille ans après les Égyptiens, ne sont pas allés plus loin qu'eux dans les différents domaines du savoir ; nous voulons seulement dire qu'en bons savants ils auraient dû chaque fois faire la part des choses en indiquant nettement ce qu'ils avaient hérité de leurs maîtres égyptiens et ce

27. Plutarque, *Isis et Osiris*, CLVI, TE Peet, *The Rhind Mathematical Papyrus*, University Press of Liverpool, 1923, pl. QR, p. 78, 80-82, 93-94 et 121-122 ; Ferdinand Hofer, *Histoire des mathématiques*, Librairie Hachette, Paris (4^e éd.), p. 99, 129-130 ; cités par Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, ouvr. cité, p. 324, 326-331, 335 et 340-345.

28. Gustave Lefebvre, *La médecine égyptienne*, p. 39 ; Jean Vercoutter, « Rubrique », dans *La science antique et médiévale*, PUF, Paris, 1957, p. 50 ; cités par Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, ouvr. cité, p. 362.

qu'ils ont réellement apporté. Or ils ont presque tous failli à cette règle élémentaire d'honnêteté intellectuelle²⁹. »

Ce plagiat commis par les élèves grecs met en cause leur savoir et réclame une nouvelle approche de l'herméneutique actuelle. Eh oui ! C'est le premier volume d'une recherche consacrée à la réhabilitation de l'histoire et de la sagesse des cultures nègres qui a été exalté par le créateur de la négritude contemporaine comme le livre le plus audacieux qu'un nègre ait jusqu'ici écrit.

4. La voie d'une nouvelle approche herméneutique de l'histoire et du savoir universel.

Nous sommes parvenus jusqu'ici, guidés par la lumière du jour jetée par le grand muntu. Il nous a ouvert les portes et nous a mis en mouvement vers la rencontre de notre essence, de notre histoire et de notre sagesse primordiale. Même s'il existe encore des « peaux noires masques blancs », en revanche il nous a fait devenir des *bantus* dotés d'un esprit fort et libre. Si l'herméneutique a été définie, depuis Schleiermacher, comme la science de l'interprétation, ce nouvel apport de la connaissance humaine exige la correction de l'histoire universelle et de la pensée, pour rendre à l'Afrique et à ses inventions le mérite qui à l'origine leur correspond.

León, le 27 juin 2008.

Copyright © Eugenio Nkogo Ondó 2008

29. Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou barbarie*, p. 310.